

Boinsinet  
de.

Spezialbibliothek  
375 8<sup>o</sup>  
00665  
Landesbibl.



Heil. Dues 1843 ms

Litt. T 3580

F. 11.



7074

212







LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE

A LA MODE,

COMÉDIE EPISODIQUE

EN UN ACTE

ET EN PROSE.

PAR

MR. POINSINET

*de l'Académie des Arcades de Rome.*

*Amavit rifus, nunc mores pingere tentat.*

*Représentée par les Comédiens françois de la  
Cour, sur le nouveau Théâtre de S. A. E.  
de Saxe, à Dresde.*

---

*Avec Approbation de la Cour.*

---

Chéz GEORGE CONRAD WALTHER,  
*Libraire de la Cour.*

1765.



87/1907



Ungültig  
Doublett





Litt. T 3580  
1907.87

## A C T E U R S.

ARAMINTE, *Veuve d'un Financier.*

CIDALISE, }  
ISMENE, } *ses Amies.*

LUCILE, *Fille d'Araminte.*

LISETTE, *sa Femme de Chambre.*

LISIDOR.

LE MARQUIS, *jeune Colonel.*

LE BARON, *ancien Militaire.*

UN MEDECIN.

UN ABBE'.

DAMON, *Bel-Esprit.*

*La Scene est à Paris dans la Maison  
de Madame Araminte.*

Sächsische  
Landesbibliothek

12. JULI 1962

Dresden

G





# LE CERCLE,

OU

## LA SOIRÉE A LA MODE.

*Le Théâtre représente un Sallon de Compagnie où se trouvent des Siéges, un Canapé, un Métier de Tapissierie, des Tables de Jeu, des Livres de Musique, une Guittare, &c.*

---

### SCENE PREMIERE.

L I S E T T E, L I S I D O R.

*Ils entrent de différens côtés.*

L I S E T T E.

**A**h! c'est vous, Monsieur, quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas sitôt.

L I S I D O R.

Mon empressement t'étonnera moins quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, & je voulais avoir

A 2

à l'is-



à l'issue de son dîner, une conversation avec l'aimable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me parait aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

L I S E T T E.

Ce n'est pas que Madame Araminte s'amuse à table: depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se de-  
fire; mais nous avons compagnie.

L I S I D O R *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames soit visible . . . . Te pourrai-je consulter sur ce bijou?

L I S E T T E *prenant la bague.*

Comment! c'est la plus jolie bague.

L I S I D O R.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

L I S E T T E.

Il fera très-galant.

L I S I D O R.

Mais à une condition; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

L I S E T T E.

Elle feroit bien ingrate.

L I S I D O R *finement.*

J'espere cependant que tu ne le feras point, Lisette.

L I S E T T E.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore, de sçavoir donner avec  
grace



grace. Aussi qui ne s'intéresserait à vous? Si Lucile pouvait disposer d'elle-même, je vous suis caution que le Marquis, malgré son élégance & ses talons rouges, ne remettrait jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sçais quels étaient avec moi les engagements de Madame Araminte. Serait elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la fers depuis longtems, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère; indique-moi, de grace, quels seraient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse & me contente; nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres, tant de plaisir à les divulguer; tenez, cela nous console, nous soulage, & il semble que cette petite médifance, qui dans le fond est bien innocente, allège de tems en tems le poids de l'obéissance, & rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez m'en je vous en prie; elle n'y réussirait pas elle-même. Sçait-elle jamais, ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans



## LA SOIREE A LA MODE,

la haute finance empêchaient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissans de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême, qui dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette & sensible, incertaine & bizarre, toujours le cœur vuide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la Musique & les petits Chiens, les Magots & les Mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la société qui nous environne; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prens pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état: si demain la fortune t'en faisait changer, il deviendrait le tien. . . .

LISETTE.

Peut-être, mais il n'en serait pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les regles du respect de juger ainsi sa Maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau Rival.

LISETTE.



L I S E T T E.

Votre Rival, si donc! il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas, Lucile élevée en Province sous les yeux d'une Tante respectable, ne connaît que les douces impressions de la nature & de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudrait bien nous paraître, elle sçait apprécier son mérite & s'apperçoit, aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessein de sa voiture, quelques faillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence & des dettes; voilà de cet homme si merveilleux quels sont en quatre mots la conversation, les vertus & les vices.

L I S I D O R.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchanter, mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu aux dépens de ton cœur les honneurs de ton esprit?

L I S E T T E.

Eh bien! que penserez-vous de moi? Que je suis trop sincère, je vous l'avoue & tout est dit: aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient mieux, je n'en rirais pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, & il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me serait aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerais de Cidalise la Prude, de la Minaudière Ismene qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace. . . .

A 4

B I S I -



LISIDOR.

Mais ta Maitresse ne verrait-elle plus cet homme sensé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui? ce Baron Philosophe, qui dit tout ce qu'il pense & se permet de tout penser? si fait vraiment. C'est le Tuteur de Lucile, nous lui avons cru pendant quelque tems des vües sur Madame. Mais tous cela est fini, il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connaître, malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, & s'il voulait . . . .  
Mais quelqu'un vient, c'est ma jeune Maitresse; son petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute seule. . . .



SCENE.



## SCENE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.***A**h! vous voilà, Monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentimens pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les momens où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchanté! ce qui ne ferait qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sçais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mere m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade; moi, j'ai cru lui faire



ma cour en l'assurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur, & point du tout, je l'ai mis d'une humeur affreuse.

L I S E T T E.

Vraiment, c'est que vous ignorez encore, Mademoiselle, que rien n'est moins décent dans le grand monde que de jouir d'une santé parfaite: à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie Malade se fait plaindre, & pour la coquetterie, la petite santé est une ressource.

L U C I L E.

Ah! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde & ses travers, je n'aurais pas tant désiré de quitter la Province.

L I S I D O R.

Que vous me chagrinez! ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime?

L U C I L E.

Vraiment non. . . je sçais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

L I S I D O R.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mere a prise de vous unir avec le Marquis?

L U C I L E.

Voilà ce qui me desespere.

L I S I -



LISIDOR.

Vous . . . ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir . . . Si cependant on me l'ordonne . . .

LISIDOR.

Je vous entens, je sçais que l'obéissance est un devoir ; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, & d'après vos discours & mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé ; mais quand la réflexion me ramene à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, & qu'entre le vice & la vertu, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, & qu'il est rare & beau d'unir tant de raison à tant de graces ! eh bien, ne parlons plus de désobéissance ; mais par quelque résistance au moins tâchons d'obtenir du tems. Si je connais bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire ; l'inconséquence & la légereté sont le caractere distinctif des gens à la mode, & mon heureux Rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sçais quel heureux hazard lui a fait si vite acquérir.

L I-



L I S E T T E *prenant le milieu du Théâtre.*

Oh! ceci me regarde, c'est une petite anecdote que je possède & qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre Maitresse & ses deux inféparables, vous reconnaissez bien Ismene & Cidalise, ennuiées d'un Tri & ne sçachant sur quoi médire, s'aviserent de s'occuper. Araminte à ce métier acheve une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour & brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Ismene couchée sur le canapé travaille un falbala de Marly: on entend des chevaux hennir, l'escalier retentit, un Laquais annonce, & le Marquis paraît: „Que je suis heureux de vous trouver, Mesdames! mais que vois-je? Que ce point est égal! Comme ces fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage des Graces, c'est celui des Fées, ou plutôt c'est le vôtre.” Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur, il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire; mais ce n'est rien encore, il quitte Araminte & son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, & déjà sa main légère acheve le contour de la fleur à peine commencée. Ismene, la minaudiere Ismene, laisse alors tomber un regard, & ce regard veut dire: *serai-je la seule délaissée, mon ouvrage est-il indigne de vos soins?* Non, Madame, non certainement, reprend l'impétueux Marquis. Il s'élançe sur le canapé, saisit

un



un bout du falbala & accélere d'autant plus son ouvrage qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois Femmes; le Marquis tire la montre, suppose un rendez-vous & les quitte: mais que le fripon sçavait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un Colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille, eh bien! qu'il soit son époux. Le desirer, le dire & le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux Compagnes approuvent, & c'est ainsi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense & la victime. . . . Mais chut, taisons-nous, j'entens Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.



SCENE



## SCENE III.

LISSETTE, LUCILE, ARAMINTE,  
LISIDOR.

ARAMINTE.

**E**n vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. (*A Lisidor.*) Bon jour Monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez-moi, qu'une fille aussi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'apperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grâce, ma mere . . . .

ARAMINTE.

Et je sçais bien que je le suis. Rentrez, votre Maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISI-



LISIDOR.

A moi, Madame? ce seul mot me pénétrerait de reconnaissance, si j'osais y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La Compagnie est dans le petit salon; vous, restez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'appercevoir que c'est ma fille qui vous y retient, il me semble que cela est fort honnête. Au reste vous me rendez un vrai service, & si vous pouviez un peu redresser son esprit. . . .

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi, & s'il m'était permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce serait de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos desirs seront parfaitement remplis: c'est dont je tremble. . . . Que faites-vous donc là, Lisette? ne vous ai-je pas dit que j'allais au Spectacle? il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame, mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même, je te dis que l'on m'entraîne. (*Lisette sort.*)

LISI-



LISIDOR.

Je vous en félicite, vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur (\*): vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur, je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, si donc! une femme ne sort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes & le cœur de soupirs. J'ai vû même quelquefois qu'il m'en restait sur le visage, & dans l'ame, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvait éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidents impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des Princesses qui se passionnent si vertueusement pour des Héros que l'on poignarde quand on n'en sçait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sçait & que personne ne croit, des injures contre les grands, & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus & le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes. . . .

A R A-

(\*) J'ai eu l'honneur d'entendre répéter plusieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* était la Tragédie qu'il préférerait.



ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra - Comique, Monsieur, vive l'Opéra - Comique: le Théâtre Italien est à mon gré le vrai Spectacle de la Nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit, il réveille, il anime, il égaie, il enleve.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Pieces en général aussi peu soignées. . . .

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune, n'imaginez donc pas que ce soit le genre de pieces qui nous y attire. Est-ce qu'on y prend garde? Et non, Monsieur, c'est la Musique, c'est cette Musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime; pour les Pieces, il y en a que j'ai vûes dix fois, dont je ferais fort embarrassée de vous dire le titre; & pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez-moi un Poete prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter. . . A propos, on me conseille de vendre ma Terre en Champagne, vous la connaissez, nous en raisonnerons, je placerai cet argent sur ma tête & sur celle de ma fille; cela m'arrangera, ainsi que le Marquis, dont l'unique desir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le Marquis? . . .

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile. . . Et vous ne devez pas m'en vouloir. . . Je sçais bien quelles étaient

B

VOS



vos vûes; mais il y a dans ce dernier arrangement une forte de convenance. Vous tenez à votre état, il est triste, je le suis naturellement, & j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne répons point des événements.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, Madame; aujourd'hui je cede à mon Rival, mais son triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connais le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Je me veux-tu, Lifette?



S C E.



## SCENE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

**L**a Marquise Céliante. . . .

ARAMINTE.

Cette petite précieuse! quoi! déjà des visites?

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au Spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement, Céliante me demande?. . . . Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor? que je me

B 2

charge



charge de Céliante, que je la conduise au Spectacle! Mais, j'aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaissez donc pas? C'est la plus mauffade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne se parer jamais, elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle semble dire: „Regardez-moi, je suis jolie, mais ces charmes-là sont à moi, il n'y a point d'art, je n'en ai que faire: „la nature a pourvu à tout„.... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes & de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorais ces motifs, mais seraient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au Spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vû quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge & braver en public tous les hazards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrais pas, & puis il faudrait au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, & tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai.... ma migraine & que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites sçavoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*A Lisidor.*) Aussi bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendrait ce soir; s'il ne me trouvait pas, il faudrait



faudrait boudier des siècles. Mais, qu'entens - je?  
Serait - ce déjà lui? Je vous garde au moins,  
Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout  
l'ennui d'un tête - à - tête de cette espee. Cet hom-  
me est un original, dont le caractère. . . . Eh!  
bon jour, mon cher Baron.

## SCENE V.

LISIDOR, ARAMINTE,  
LE BARON.

LE BARON.

**B**on jour, ma belle Dame. Pardon, si j'entre  
sans façon, sans me faire annoncer, mais ce  
n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à  
jouer dans votre antichambre, que, malgré le  
bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apper-  
cevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a longtems que je ne suis venu.  
Mais, que voulez - vous? On ne peut pas être  
partout. Je ne dis pas partout où l'on s'amuse,

B 3

car



car si on n'allait que là on resterait souvent chez soi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublierait enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servait encore d'asyle. Au reste ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendais.

LE BARON.

Vous sçavez que je n'aime pas les visites inutiles; mais sçavez vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très importante? Peut-on s'expliquer devant Monsieur?

ARAMINTE.

Il est de mes amis, il est digne d'être des vôtres, sa réputation même vous est déjà connue: c'est Monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, Monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISI-



LISIDOR.

C' est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. C<sub>à</sub>, dites - moi, dois - je ajoûter foi, ma chere Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Etes - vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR *à Araminte à demi-voix.*

Vous voyez Madame, que je ne suis pas le seul. . . .

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez. . . . Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le sçais que trop bien. Croyez - moi, les gens de mon état & de mon âge ne se compromettent jamais & n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure. . . .

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce

B 4

mariage



mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entens - je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, Baron?

LE BARON.

Oui, moi-même; que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison, que ma fortune rend honnête; mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs, je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; & puis, je ne sçais, je me sens un certain vuide dans l'ame; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper: j'en ai plus besoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur, & j'aurais cru qu'une ame aussi bien placée



placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le ferait, sans doute, pour qui n'en abuserait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bien-tôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émeuvent, le cœur se blâse, le goût s'endort, & ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR.

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même tems qu'elle m'étonne; songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune? . . .

LE BARON.

Vraiment, j'avais d'abord jetté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, & même, vû votre âge & d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudrait y renoncer, & je m'apprécie; je n'en vaudrais pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire: elle a été élevée en Province; elle est jeune, assez naïve, il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

B 5

ARA-



ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez vous autres que le tourbillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez soi: une maison simple & bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un Ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie, des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, & qui servent à la santé, loin de la détruire. C'est-là, c'est du sein de son château qu'un bon Gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre, qu'il a souvent aidé à défricher lui même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue & sa joie s'accroît avec eux. Entouré de Payfans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, & cela vaut mieux. Il connaît ses prérogatives, il n'y déroge pas, mais il rougirait d'en abuser; il sçait qu'il commande à des hommes, & c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir; mais les engagements que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre,  
& si



& si j'osais manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur qui depuis longtems se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vûe, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens. . . .

LE BARON.

Il me suffit. Vous sçavez ce que je pense de vous, & je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuser; j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part, aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai; mais à condition que nous ne ferons pas plus de huit à table, & que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (*A Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme; & s'il en est besoin, je vous promets



promets mon secours. Au revoir, ma charmante  
Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron se plaise à paraître extraordi-  
naire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens  
& de probité.

LISIDOR.

Il serait à souhaiter que tous les hommes lui  
ressemblassent.

## SCENE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

Vous voilà, Monsieur Damon? Que font nos  
Dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; &, si cela peut vous  
plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres  
& leur présence pour commencer la lecture de ma  
Tragédie. Vous m'avez paru la desirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en ferai charmée: cela vient à miracle;  
je reste chez moi; &, tenez, voilà Monsieur (*en  
montrant Lisidor,*) qui pourra vous donner d'ex-  
cellens avis: c'est un connaisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas. . . . . Cependant, pour des  
avis, je les écouterai, sans doute. . . . . Mais . . . .

ma



ma Piece est finie, Madame; & je crois avoir à peu près tout prévu; ainsi il ne reste plus.....

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'espere au moins: le choix du sujet a généralement paru très-heureux; les situations frappantes, les incidens bien ménagés. . . . Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens: mais encore en est-ce un; & parmi les Auteurs naissans, je n'en apperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, Madame; *j'avais à peine mes dix-neuf ans que je faisais déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir: quoique j'aie renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon serment. . . . Nous aurons des loges.

DAMON.

N'en doutez pas: j'ai toujours compté sur votre bienveillance; &, en vérité, pour nous soutenir dans la carrière des Arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle! (*A Damon.*) Vous pouvez compter sur moi; j'y menerai vingt femmes. Je

vous



vous le répète, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête. . . . Je veux vous la montrer, Lisidor: vous en ferez séduit; elle est toute ame.

## S C E N E V I L

L I S E T T E, L I S I D O R, L U C I L E, D A -  
M O N, C I D A L I S E, A R A M I N T E,  
I S M E N E, L' A B B E'.

*Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord. Ismene s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile qui suit avec Lisette. \**

A R A M I N T E, *allant au-devant.*

**E**h! venez donc, mes charmantes. . . . Vous sçavez notre aventure?

C I D A L I S E.

Lisette nous l'a racontée.

I S M E N E.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

A R A M I N T E.

Il s'agit bien de cela vraiment! c'est le Baron; il

\* J'ai, selon mon usage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont, sans cette précaution, beaucoup d'endroits seraient inintelligibles.



il sort d'ici: il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'était sur toi que nous avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnais sans m'en occuper.

ISMENE, à Lucile.

Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir, Monsieur Lisidor est ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, à Ismene.

Ah! j'espère être bien-tôt délivrée de toutes ces tracasseries, (*Les Domestiques préparent des sièges.*) Voulons-nous nous asseoir? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, à l'Abbé.

Ah! ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de sa façon.

ISMENE, à part.

Je suis déjà morte. (*haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous toute entière?

DAMON.

Mais . . . . comme il vous plaira, Mesdames.

ISME-



ISMENE.

C'est qu'une Tragédie, je crois, est bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Mesdames: on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer.... (*On s'assied.*)

ARAMINTE, à Ismene.

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé?

ISMENE.

Je le vais boudier pour la vie; il est d'une maufaderie infoutenable.

L'ABBE'.

Mais.... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée!... A peine puis-je parler.... (*Il touffe.*) Vous voyez.... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune Duchesse où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra & six Romances.... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte?

L'ABBE'.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guitare. (*Lisette sort.*)

CIDA-



CIDALISE.

C'est malice toute pure: les gens de son état  
sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma Tragédie.....

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir  
la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'a-  
musement des Dames.

ISMENE.

Ce n'est point en ce moment; ou votre com-  
plaisance.....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Mesdames; je connais  
Monsieur l'Abbé: il ne chantera point; vous l'en  
priez trop.

ARAMINTE.

J'entens quelqu'un; serait-ce déjà le Marquis?



C

SCENE



## SCENE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CICALISE, LE MEDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBE'.

LISETTE.

C'est votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre; j'en suis ravie; qu'il entre. Venez; je vous sçais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismene, je vous demande votre confiance pour Monsieur. . . . Un fauteuil, Lisette. . . . Ce cher Docteur, c'est qu'il est bien moins mon Médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite, & dans ma dernière migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MEDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre. . . . Toutes vos fantés, Mesdames, me paraissent assez belles?

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, à part.

Me voilà perdu.

L'ABBE'.



L'ABBÉ, à *Ismene*.

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire! Oh! nous en viendrons à bout, Madame. . . . Voyons. . . . Justement. . . . L'estomach délabré. . . . & l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons. . . . Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurais gagé. . . . Allons, allons: il faut prendre un parti sérieux: il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.



LISIDOR.

Des bols de savon!

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur: c'est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisaient usage, pouvaient convenir à leurs fantés robustes & grossières: mais aujourd'hui tout doit être soumis aux loix de notre délicatesse & de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomach d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserais-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'Abbé; c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques: mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant.

DAMON, *à part.*

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismene.*

Et vous, Madame, pour lier connaissance, n'avez-vous pas quelque confiance à me faire?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.



L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMENE.

Sans doute; ne me connaissez vous pas de la  
langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, à part.

Je n'y tiens plus.

(L'Abbé se leve, se promene, ouvre des Livres  
de Musique, prend une Guittare.)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame; dou-  
cement. De la pesanteur; dites-vous; des dé-  
goûts. . . . M'y voici. . . . Quelques éblouisse-  
mens. . . . Des impatiences de fibres. . . . Va-  
peurs que tout cela, vapeurs. . . . Le fluide ner-  
veux que la chaleur électrise. . . . Des nerfs qui  
se crispent. . . . Une sorte de spasme. . . . Vous  
portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs  
d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai  
demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise  
de vous voir un peu assiduellement, afin de mieux  
étudier les causes de votre état.

LISIDOR, à Lucile.

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchanté.

C 3

PAMON,



DAMON, *en se levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Mesdames....

ARAMINTE.

Ah! de grace, Monsieur Damon, quartier! Laissez-nous jouir du cher Docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage: où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE.

Je ne suis gueres mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Mesdames: depuis que votre petit Chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle.... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc: mais vous êtes si intéressante! Voyons ce pouls; il est fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeste, mais franc; & le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquiliser sur ce prétendu bien-être: il faut du régime, de l'exercice & de la petite diette.... A vous, mon aimable Demoiselle.

LUCILE.

Oh! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.



LUCILE,

Mais j'en fais bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh! bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand Monsieur le Docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit: ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crème aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devait consacrer ses lumieres qu'à soulager, ou du moins consoler la faible Humanité: mais vos sçavans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux: nous n'aurons que trop tôt recours aux remedes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de Médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le caractere, la tournure d'esprit de mes Malades; je prévois les accidens, & j'aime mieux préparer, & même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une santé grossiere dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

C 4

LISI-



LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taifons - nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux. . . . . Scene premiere. . . . .

HIDASPE.

Du centre des Déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc: l'Abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR.

*Serait-il vrai, jeune Bergere,  
 Que mes soins n'ont pu vous charmer?  
 Que d'efforts il faut pour vous plaire!  
 Il n'en faut pas pour vous aimer.*

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMENE.

Oui, par distraction, ou par contradiction  
plutôt.



plutôt. Mais on vous le pardonne; la bizarrerie est l'appanage du talent.

L'ABBÉ.

*Quand j'osai découvrir ma flamme,*

*J'attendais un sort plus heureux.*

*Tout le feu qui brûle mon ame*

*Ne peut-il qu'animer vos yeux?*

*Amour, dans ses bras tu reposes;*

*De son teint tu peins la blancheur.*

*Je t'ai vu sur son sein de roses;*

*Je te cherche encor dans son cœur \*).*

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MEDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Mesdames.

DAMON.

Les paroles. . . .

L'ABBÉ.

Eh! bien, la, sincèrement, qu'en pensez-vous?

C 5

DA-

\*) Cette Chançon est, ainsi que la Romance du Sorcier, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier Zappi.



DAMON. Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monsieur, n'est pas de votre avis; & quand je les ai composées. . . .

ARAMINTE.

Comment! elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale. . . Je vais recommencer.

LE MEDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper?

LE MEDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais; les insomnies y sont fort à la mode: de-là au Fauxbourg Saint Germain, où regnent les petites fièvres. J'ai vingt fantés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le fort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MEDECIN.

Oui; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain Empyrique. . . . Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, Mesdames. (*A Aramin-  
te.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismene.*) Je ferai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De  
grace,



grace, congédiez - moi votre petit Chirurgien,  
 (*À Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux  
 hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

## S C E N E IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON,  
 CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE,  
 L'ABBÉ.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent. . . . .

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, Mon-  
 sieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (*haut.*)  
 Mesdames, vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment !

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connaître en Tra-  
 gédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à  
 Monsieur. Nos goûts différent; les paroles que  
 j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher Abbé: mais si  
 vous vouliez être tout - à - fait charmant, vous  
 auriez



auriez le complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse des grands Poëmes. Le Baron qui ne peut tarder à revenir, ferait charmé de vous entendre, & Lucile apprendrait de vous quelque jolie Romance. (*L'Abbé salue Araminte, baise la main d'Ismene, & présente la sienne à Lucile après avoir dit :*)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, Madame: il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, Mademoiselle.

LISIDOR, à Lucile.

Que ne puis-je vous accompagner? (*Lucile sort avec l'Abbé; Lisette les suit.*)



S C E-



## SCENE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE,  
 ARAMINTE, ISMENE, *ensuite*  
 LISETTE.

ISMENE.

**E**h! bien, ai-je tort de protéger l'Abbé? Est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE.

J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi! Ah! ça, rien ne nous occupe. A vous, Monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor qui est distrait.*

Suivez-moi, Monsieur, s'il vous plaît; le titre de ma Tragédie est CYRUS, fils de Cambise. Vous sçavez, Mesdames, que le Tyran Astyages. . . . .

ISMENE.

Mais puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment!

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vite, une table (*Lisette arrive, & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera mieux, & nous ferons un Tri, nous autres, pendant que Monsieur Damon lira sa Tragédie.

DA-



DAMON, à part.

Ah ciel! je n'en puis revenir. (*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut mieux imaginé. Tu sçais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISSETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMENE

Oui. . . . Vous allez voir. . . . Cela ne dérange rien: au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise, & moi. . . Vous, allez vous mettre ici. . . . (*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, à part.

Voilà des Auditeurs bien attentifs!

DAMON, à part.

Non, je ne sçais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe. . . (*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, Mesdames, c'est moi qui craindrais de vous distraire de vos grandes occupations. . . J'en aurais du regret. . . Et. . . je suis votre serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE



## SCENE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE,

CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

**J**e crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur?

ISMENE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monsieur?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, Madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARA-



ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller. . . . Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

## SCENE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant; LISIDOR, tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant; LE MARQUIS, qui se place à la droite d'Ismene. . . La table est à la gauche du Théâtre.

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Oui, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le Marquis.

ISMENE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival.

*(Le Marquis entre.)*

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un réversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti. . . *(A Lisidor.)* Monsieur, je vous salue. Mais

vous



vous êtes bien seules, Mesdames. Oh! voilà qui est décidé: je termine dès demain ma satyre contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous? Pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse? Faut-il se résoudre à passer pour un Anachorete, un ridicule, un sage? Vraiment la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais après tout, si on avait une santé, pourrait-on soutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuser à Paris?

ISMENE.

Il a raison. . . . Allons, voyons pourtant; ce sera en pique, le Roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc; je viens de rencontrer le bel esprit Damon: il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE.

Il venait nous lire toute une Tragédie. . . . La préférence.

LE MARQUIS.

Ah! ciel!

D

ARA-



ARAMINTE.

Je te la cède. J'avais pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMENE.

De grace, point de conseils. (*Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Ismene, & lui présente tu tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; Je suis d'un guignon décidé. . . Le Roi de carreau. . . . Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, & tout en grondant il nous a débarrassées de sa personne & de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces especes là sa société? Il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié: mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir, ou le soir, on en rassemble une couple: on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent: cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau donc je veux vous régaler. Il est vrai qu'il



qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en Public, mais on a ri & cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut sçavoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez: vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci? . . . Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connaissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches: c'est un coquin. . . je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne sçais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devais connaître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connais gueres que celles du Roi & les miennes. Je descends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, & mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'allait plaindre. . . .

D 2

LISIDOR.



LISIDOR.

Mais cette affaire, Monsieur, pourrait devenir  
ferieuse: il ferait de la prudence de prévenir. . .

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, qu'il se plaigne. Vous verrez  
qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le  
blason dans la poche.

LISIDOR, *à part.*

Je sçais à présent à quoi m'en tenir sur le compte  
de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois je? ce cher métier est encore monté!  
ce fauteuil n'est point fini? Mais à quoi tuez-vous  
donc le tems? Oh! cela prouve bien qu'il y a  
longtems que je ne vous ai donné de bons exem-  
ples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage!  
vous êtes cause que ma petite robe n'est point  
montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter  
un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je: mais peu vous importe, pourvû  
que vous grondiez, & que vous fassiez aux gens  
une petite moue, que vous sçavez bien qui vous  
rend plus charmante encore. . . Tenez, vous ne  
ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Is-  
mene: Eh! bien, je vous jure que je n'ai que  
votre falbala dans la tête, que je m'en occupe fé-  
rieusement.

LISI-



LISIDOR, *à part.*

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous surpassez la maitresse en beauté, je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant: mais au moins suis-je jaloux de l'égaliser en complaisance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon Avocat; que je le porte toujours sur moi. . . .

ISMENE.

Bonne plaifanterie! . . . Donnez moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela; ce sont les jarretieres de Lise, les nœuds de Chloé. . . . Ah! bon voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je? avec le sac! il est charmant, (*Aux femmes.*) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, Monsieur le Marquis, vous êtes très aimable: mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu, & vous écouter.



LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfle une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc? . . . C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connaissez bien le Comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment. . . . Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi! cet ancien Militaire, cet homme respectable?

LE MARQUIS.

Justement. . . . Eh! bien: il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable. . . . Je demande. . . .

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolerez. . . . Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, Madame.

ARA-



ARAMINTE.

Vraiment oui: vous m'en voyez pénétrée. . .  
C'est à vous à parler, Cidalife.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai fans prendre. . . Cela est cruel, Marquis. . . . Le coup est assez beau. . . . Sa pauvre Veuve. . . . C'est en cœur, Mesdames.

ISMENE.

En favorite! nous voilà ruinées. . . . Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute. . . . Spadille. . . . Mon cher Comte. . . . Manille. . . . Il m'a rendu de très-grands services. . . . Valet, Dame & Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple. . . . Doucement, j'ai Baste & encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans. . . . J'aurais gagé pour la volte. . . . Marquis, vous m'avez ferré le cœur. . . . Il me revient encore deux fiches.





## S C E N E XIII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE,  
LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE *accourant.*

**A**h! Madame, votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Men Serin' privé? Juste Ciel! Eh! vite, suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMENE.

Comment! elle nous quitte? . . . . Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chere Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connaissez pas. Si vous l'aviez vûe, comme moi, à table, entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette. . . . . C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISI-



LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, & le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, & sort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS *se leve, & va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnait les airs d'être mon rival: par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne sçaurais m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisons un tour de Boulevard.

CIDALISE.

Cela n'est gueres décent que la nuit; on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini. . . . Oh! ils sont divins, étonnans: moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

D 5

ISME-



ISMENE.

Ah! ça, nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande Comtesse?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait! . . . Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvais-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes: il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imaginerez jamais quelle était sa folie. . . . Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable; & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi de l'Amour, des Passions! Ah! parbleu vous ne me connaissez gueres. Prenez garde que  
Lucile



Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut: point d'esprit, peu de figure; cela ne marquera point trop dans le monde, & ses soixante mille livres de rente. . . . Ah! ma chere Ismene, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! laissez, laissez faire. Oh! je sçais bien ce qu'il me faut.

C I D A L I S E.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE M A R Q U I S.

Non pas absolument, vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi: mais, en vérité, la vie que je mène m'accable; la multiplicité des aventures m'excede. Sçavez-vous, Mesdames, qu'il faudrait être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous, c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

C I D A L I S E.

C'est une raison de plus pour retourner à la Comtesse; elle est d'un âge convenable; & sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE M A R -



LE MARQUIS.

Vous plaisantez: oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritière de son oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme celle de femme très-opulente. Aussi le petit Chevalier lui fait-il assiduellement la cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, Mesdames, un moment: ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudrait ravir la Comtesse! Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; & tout bonnement, je serais tenté de rendre Lucile à son Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela serait peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La Comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir



choisir ses momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, & vous prouver que je sçais soutenir mes droits. Comme vous dites, la Comtesse est jolie femme; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chex elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces Bourgeoises se formalisent de la plus petite chose: voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme; je ne ferai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant & tous mes regrets & mon cœur.

## CIDALISE.

En effet, on appelle cela sçavoir prendre son parti.



SCENE



## SCENE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE.  
LE BARON, LISETTE & LISIDOR.

*arrivent un instant après.*

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin; je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens: mais vous connaissez ma sensibilité.

ISMENE.

Aussi ne songeons - nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succèdent: Lisidor & le Baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés. . . . Mais où donc est le Marquis?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas? Il est allé reprendre les fers de la belle Comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail: mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, & de ne plus penser au plus étourdi & au plus inconséquent de tous les hommes.

SCENE



## SCENE XV &amp; DERNIERE.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE,  
CIDALISE, ISMENE.

LE BARON.

Oh! ça, ma chere Araminte; voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour Monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; & je vous déclare que je me brouille à jamais. . . .

ARAMINTE, à *Lisidor*.

Vous arrivez très à propos, Monsieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entens-je? Quel bonheur!

LE BARON.

Et votre Marquis. . . .?

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devais penser de tous les gens de son espece. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi, de ne parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, & que, tout aveuglé que  
vous



vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Araminte; je crois vous deviner, & j'en suis enchanté! Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, & terminons, par un arrangement solide & raisonnable, tous ces petits événemens, qui font le vrai tableau d'une Soirée à la Mode.

F I N.









35. 8<sup>s</sup> 7665



Hinweise

Signatur	35. 8 <sup>o</sup> 7665	Stok
----------	-------------------------	------

RS

Bub

AK

Titelaufn.

AKB

FK

*1 Französisch Drama. 8*

Blo K

Bild K

SWK

Sonderstandort

Signum

Ausleihe-  
vermerk

III/9/280 Id-G 54/60



